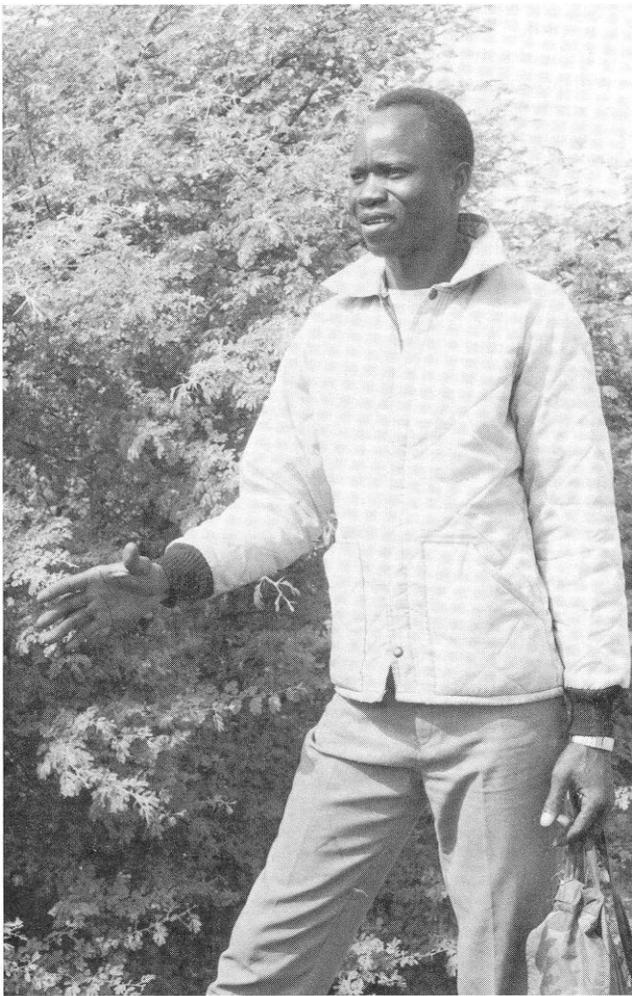


POUR CULTIVER SES LÉGUMES EN PAIX!

HAMADO OUANGRAOUA

Photos: Ernest Koama



Dans la province de Sanguié, au Burkina Faso, les populations ont une longue tradition de cultures maraîchères. Pour protéger les exploitations, elles recourent souvent encore aux haies mortes fabriquées de tiges de mil. Depuis deux ans, l'expérience de haies vives faites d'Acacia nilotica les séduit. La coopérative maraîchère du village est convaincue de leur rentabilité.

A la sortie de la localité de Guido, se dresse une retenue d'eau laiteuse à couleur d'argile. Une trentaine de producteurs maraîchers habitent les rives, aux flancs de deux collines. Sous les cerisiers effeuillés et les karités aux coiffures jaunies par la poussière du vent d'Harmattan divaguent ovins, bovins et caprins en quête de leur nourriture du jour.

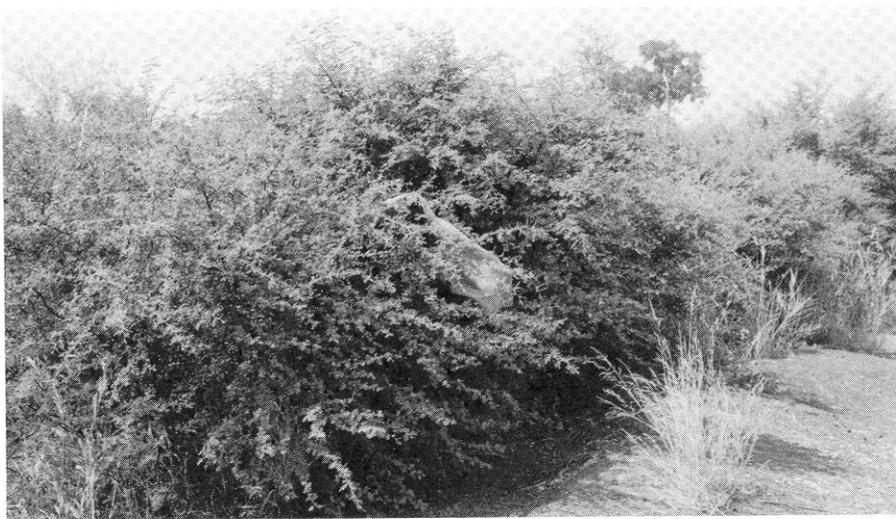
Depuis des lustres, les maraîchers de Guido ont recours à des haies mortes pour protéger leurs jardins. Du moins, recourraient! Car, depuis deux ans maintenant, ils expérimentent avec des haies vives. A les entendre, ce serait avec succès. Les haies occupent déjà 400 mètres le long du maraîchage, à l'ouest. Dans une communauté si attachée aux valeurs individuelles, c'est déjà une entreprise collective d'envergure.

Mathieu Bagnama est natif du coin. C'est l'encadreur forestier de Réo, localité voisine. Il est chargé de la sensibilisation et du suivi de l'expérience sur les haies vives. Son contact avec les paysans est facile. Pénétré de la culture des villageois, il compose à souhait avec leurs qualités sans heurter leurs susceptibilités. Ainsi, il a exploité leurs faiblesses (leur individualisme, notamment) en assignant à chacun une portion du travail. Une fois le tracé de la haie déterminé, chacun a reçu une portion qu'il a dû ouvrir lui-même: creuser les fossés, planter et entretenir les arbustes. Les exploitants s'y sont investis avec plus ou moins d'enthousiasme mais aucun n'a délaissé sa portion.

Aujourd'hui, la bande d'*Acacia nilotica* court sur 400 mètres. C'est une espèce locale épineuse qui grandit et se ramifie rapidement sans exiger beaucoup de soins. A preuve, la plupart des exploitants n'ont pas versé une seule goutte d'eau sur les plants après leur mise en terre. Si la plantation est faite au début de la saison pluvieuse (juin-juillet), l'arrosage n'est pas nécessaire sinon, quelques arrosages pendant les premiers mois suffisent.

Les jeunes plants ont bénéficié de la présence d'une ancienne barrière de tiges de mil maintenant rongée par les termites. «Il faudrait, explique Rafaël Sandaogo, exploitant, tailler la haie au sécateur pour reboucher les «fenêtres» qui se sont créées lors de la croissance des plants.» Le fils de Rafaël, 14 ans, renchérit que les haies de

A gauche, Mathieu Bagnama, encadreur forestier de Réo, l'homme de terrain. Après deux années, les acacias jettent de l'ombre et constituent une barrière efficace. A droite, une haie de tiges mortes.



tiges de mil demandent beaucoup de travail et empêchent de se servir des tiges pour d'autres usages comme source d'énergie, engrais ou objet d'utilité courante.

Salif Kaboré est exploitant. Aujourd'hui, il est venu de Boassa pour voir comment les haies vives sont utilisées ici. Il trouve essentiel le travail de protection. «Sans protection, inutile de cultiver quoique ce soit. Les animaux vous mangeront tout. Cette année, nous avons demandé des grillages à nos encadreurs. Ils nous ont plutôt conseillé de travailler avec des matériaux moins coûteux en attendant de trouver les moyens de maximiser nos investissements. Cette saison, nous avons décidé de protéger nos jardins avec des «seckos», des nattes. Nous en avons confectionnées à partir de grandes herbes; nous en avons achetées aussi. Mais, je crois bien que maintenant nous allons faire une haie semblable à celle-ci, à Boassa», conclut-il.

Creuser des fossés sous un soleil sahélien est une tâche pénible, mais Joseph Dakouré, le plus âgé des maraîchers en visite ajoute: «Qu'est-ce qu'il y a de compliqué dans ce travail? Les graines pour semer? C'est une plante de chez nous. On peut en cueillir en brousse. Une fois les plants mis en terre en juin-juillet, il semble qu'on n'a pas besoin d'arroser. Ouvrir la tranchée? Oui, c'est pénible! Mais, nous souffrirons une fois pour toujours. Je connais l'*Acacia nilotica*. Après, on n'a qu'à couper les excroissances et à fermer les espaces vides avec.»

La haie vive est un investissement à vie. Nul besoin de remplacer des tuteurs ou de trouver la paille pour faire les nattes. Une bonne taille pour boucher les trous et le tour est joué. Et puis, il y a de multiples effets secondaires intéressants. Utilisée en conjonction avec un brise-vent, la haie vive aide à conserver l'humidité et à reboiser l'environnement; les feuilles des haies vives enrichissent en matières organiques les champs protégés et leurs racines freinent l'érosion.

Outre les membres de la coopérative maraîchère, plusieurs producteurs l'ont adopté en ville. C'est le cas de Paul Kinda dont la haie a à peine six mois. Depuis trente ans, il expérimente la haie de sisal, mais elle n'est pas efficace. Il y a un an, il a planté l'*Acacia nilotica* en paquets, mais ça n'a pas réussi. Il adopte maintenant la méthode enseignée par les techniciens. Des voisins l'ont imité, comme Eugène Bernardin. A tel point que la pépinière du village n'a plus un seul plant d'*Acacia nilotica*.

Le succès de la haie vive a évidemment une connotation financière. Le prix du mètre de grillage s'élève à 1 400 F CFA (6,00 \$ Can.) et les jardiniers de Boassa ont dû investir 60 000 F CFA (260 \$ Can.) en seckos pour ceinturer leurs plantations, somme qu'ils ont dû emprunter auprès d'une ONG locale, l'Organisation Eau, Agriculture et Santé tropicale. Des obstacles mineurs restent à lever comme la provision de pots de plastiques, matériaux essentiels au développement de pépinières

rurales. Goudouma Zigani, le responsable du projet au ministère, estime qu'il s'agit d'une priorité, si on veut garder bas le coût de revient du plant à la pépinière.

Enfin, d'autres méthodes d'ouverture de tranchées et de plantation sont à l'essai à Gonsé, près de la capitale. «Dans six mois, nous tirerons les conclusions de ces expériences. Nous espérons trouver les voies les plus aisées et les moins onéreuses pour exploiter la haie vive au profit de nos maraîchers,» assure le responsable du projet. ■

Hamado Ouangraoua est un journaliste burkinabè à l'emploi de l'hebdomadaire Carrefour africain, publication du gouvernement du Burkina Faso.

HAIES VIVES OU MORTES

En plein Sahel, couper un arbre ou quelques-unes de ses branches coûte cher: on crée facilement le désert. Les maraîchers n'ont pas les moyens d'acheter des grillages métalliques pour protéger leurs jardins contre le bétail en divagation. Aussi, ont-ils recours à des haies mortes, ce qui amène la dégradation d'autres plantes pour protéger les périmètres.

La solution pourrait bien être dans l'établissement de haies vives. Depuis 1983, le ministère de l'Environnement et du Tourisme du Burkina Faso administre un projet financé par le CRDI pour populariser les essences les plus résistantes aux difficiles conditions climatiques du pays. Les chercheurs Goudouma Zigani et Fidèle Hien ont sélectionné et testé les meilleures espèces dont les *Acacia nilotica*, *Bauhinia rufescens* et *Prosopis juliflora* dans une dizaine de régions du pays représentant les zones sahélienne, sub-saharienne et saharienne.

En conjonction avec des organisations non gouvernementales qui interviennent dans la promotion du maraîchage, les équipes ont pu obtenir l'adhésion des populations. Les provinces de Sanguié et de Bulkiemdé font l'objet d'un effort particulier car la production légumière de contre saison y est bien développée et les producteurs sont avides de connaître une solution de rechange aux grillages. ■